

Dix minutes

Ludovic franchit la porte du restaurant en lançant un salut un peu contraint. Pourtant, il n'aurait pas dû se sentir aussi mal à l'aise pour dix minutes de retard... les premières en combien ? Huit ans. Non. Neuf... ou presque.

Il s'était mis d'accord avec le patron de l'établissement pour retrouver tous les jours sa table, la 12, réservée à la meilleure place, en face de la cour et de son marronnier. Il devait juste arriver en début de service et manger en trois quarts d'heure, ce qui suffisait à son appétit d'oiseau. Un de ses seuls moments de plaisir avant qu'il ne retourne dans sa minuscule boutique. Un mètre cinquante de large sur trois de profondeur ! Il ne pouvait s'offrir mieux; pourtant, on venait de loin, de province parfois, pour admirer ses dernières trouvailles. Il avait le nez pour dénicher les ventes intéressantes de bijoux anciens sur le net. Sa clientèle appréciait. Le nombre de ses transactions augmentait même un peu. Seulement, leurs bénéfices suffisaient à peine pour un salaire et cette échoppe bien placée.

La plupart du temps, il restait un petit quart d'heure supplémentaire à boire son café, à lire le journal. Autre privilège, à l'heure du déjeuner, on ne servait qu'à table d'ordinaire. Pourtant on lui permettait de s'installer à un coin du bar après son repas. Un emplacement de choix : il pouvait observer l'ensemble de la salle et s'immerger dans les conversations qui y bruissaient: débats politiques, négociations commerciales, pourparlers amoureux, querelles de spécialistes sur le dernier match, les performances de la nouvelle voiture, conflits en Ukraine. Durant cette heure trop courte, il se laissait envahir par une agréable torpeur, comparable à celle qui le prenait lorsqu'il écoutait un ruisseau, la pluie battante ou l'antique chauffe-eau de sa grand-tante. Il avait toujours adoré.

Cette heure qu'il consacrait à son repas lui était indispensable : en plus de se changer les idées, elle lui permettait de retrouver l'énergie nécessaire au reste de la journée.

Il ne passerait que trente minutes à table. Tant pis ! Ce serait suffisant pour un plat seul et un dessert. Même si on le considérait comme un habitué, il refusait de déranger le service.

Lorsqu'il arriva dans la salle, il sentit que le garçon évitait de le regarder. La veille, pourtant, il lui donnait du Ludo, lui tapait sur l'épaule, lui rapportait le dernier potin du quartier. Il aurait aimé lui demander ce qui lui arrivait, s'il avait des ennuis, mais Ludovic se targuait de savoir rester à sa place. S'il le désirait, Erwan, le nom du serveur, lui semblait-il, s'expliquerait.

C'est alors qu'il les aperçut.

Un couple déjeunait à sa table. Deux gamins se tenaient la main et gloussaient presque sans s'interrompre pour manger. La vie se chargerait de leur faire changer

d'humeur.

Ludovic pensa qu'il s'agissait d'une erreur, ou d'une blague, d'une mauvaise blague. Ce n'était pas possible. Il devait retrouver sa place, parcourir son journal : les nouvelles ne l'intéressaient pas beaucoup. Il savait ce que le monde possédait de tragique et de ridicule. Dans ces feuilles de chou s'étaient toujours les mêmes récits servis depuis des années: le danger chinois ou russe, les pandémies, les crises sociales, économiques liées à la dette, la violence, l'immigration, d'un côté. Et de l'autre, les vacances, la recette d'un plat traditionnel, les actions héroïques de quelques-uns pompiers, policiers, médecins, chiens, chats, poules peut-être. Il ne croyait plus beaucoup à la vérité de ce qu'il lisait. Il préférait regarder et écouter autour de lui avant de retourner dans sa boutique.

Qu'allait-il faire ? Il se rendit compte qu'il respirait avec difficulté. Une dame qu'il avait déjà croisée dans l'établissement et qui entamait son dessert l'observait avec inquiétude. Le serveur lui adressa un petit signe d'apaisement et saisit Ludovic par le bras. « Prenez votre expresso. Il sera pour moi. » Que répondre ? Qu'il exigeait de retrouver sa place, la 12, au plus vite... que sa journée en dépendait. Qu'il avait faim et que le plat du jour lui faisait envie. Sans y penser, il souleva la tasse, but d'un trait son café... et se mit à tousser. Il venait de se brûler et d'avalier de travers, incapable de se concentrer sur ce qu'il faisait. Erwan, oui c'était bien son prénom, arriva en courant avec une serviette. « J'ai prévenu la patronne. Elle finit de causer avec un fournisseur et elle vient vous voir. »

« Me voir » ? pensa Ludovic. « Pourquoi faire ? La situation va se débloquer. Ces gens vont partir et me rendre ma place. »

Il regarda la salle, tout y semblait normal. Établissement bondé, comme toujours ! Il devait reconnaître qu'il ne possédait aucun concurrent sérieux dans la ville.

Dix bonnes minutes plus tard, Ludovic sursauta en voyant surgir Aline, la patronne, devant lui. Toujours aussi bien vêtue, elle portait une robe qui n'aurait pas détonné dans une soirée huppée. La plupart du temps, ils échangeaient un sourire, un geste de la main plutôt que des paroles inutiles. Le petit monsieur de la douze arrivait parmi les premiers, prenait inmanquablement le menu et repartait dans sa cage à lapin sur l'allée piétonne. Aline se posait de plus en plus de questions sur la société... Devant le restaurant, cet homme de l'âge de son père faisait traverser les enfants et ce type maigre et pâle à faire peur sortait une fois par jour de son trou. Comment pouvait-on passer plusieurs heures, plusieurs semaines dans un tel endroit ? Elle ne pourrait y rester plus d'une demi-journée. Et lui travaillait là depuis combien de temps ? Son serveur parlait de 12 ans ! Elle se serait jetée sous un pont plutôt que de s'infliger pareil supplice. Elle avait de la compassion pour Ludovic, un gentil monsieur, silencieux, timide un peu empoté.

« On ne vous attendait plus. Désolée, j'ai donné votre table à ces jeunes g... »

Il l'arrêta d'un geste. Comment lui expliquer ? Il avait besoin de cet instant, du mouvement des feuilles du marronnier dans le vent, du petit vacarme de la vaisselle. Un moment qu'il n'avait pas l'impression de subir. Si elle lui enlevait cela, toute sa journée... comment dire ? En serait bouleversée. Il serait de méchante humeur, accueillerait mal ses clients, ferait de mauvais choix. Peut-être que son chiffre d'affaires et sa réputation en pâtiraient. Au lieu de cela, il murmura un « Ce n'est pas grave, donnez-moi une autre table. »

Aline s'efforça de ne pas rire : « Un midi de semaine ? Vous savez bien que nous sommes toujours complets. Peut-être que la pizzeria de la rue Jean Jaurès. »

Pâle, Ludovic réprima un frisson : « Je ne supporte pas le gluten. On ne m'apporte jamais de pain. Et là-bas ? » Il désignait une table inoccupée, proche de la porte des cuisines, mais tant pis.

« Les clients arrivent dans dix minutes. Pardon ! » Elle l'écarta pour laisser passer un serveur les bras chargés. « Bien, je dois y retourner. »

« Mais je viens tous les jours. »

Cette fois, elle ne cacha plus sa lassitude. Elle avait à faire. Ce type ne voyait pas que le restaurant était bondé ? « Nous acceptons de vous installer à une table qui peut accueillir trois personnes, à la condition que vous soyez là à midi pile. Votre retard nous a fait penser que vous aviez un empêchement, que vous étiez malade, en déplacement. Je ne vous surveille pas. Bien, je vous souhaite une bonne continuation. Finissez tranquillement votre café, et si vous voulez, Erwan vous confectionne un club. »

Et elle s'en alla, laissant derrière elle une fragrance sucrée, un peu écœurante.

"Une bonne continuation" ? Ludovic ne savait comment réagir. Il avait bien envie de verser sa tasse sur la tête du jeune homme qui avait pris sa place et riait à gorge déployée... Il aurait aussi aimé balancer son tabouret sur l'horrible mégère qui se moquait de sa clientèle parce que son troquet était plein. Seulement, son éducation le lui empêchait. Son dos aussi. Sans doute, la station assise. Il se le répétait pourtant depuis des mois: il devait acheter un meilleur fauteuil.

Il se rendit compte qu'il avait eu quelques secondes d'absence. Cela lui arrivait de plus en plus. La solitude peut-être. On pense à tort que vivre dans une grande ville garantit des rencontres, de la convivialité, de jeux sociaux. Lui, passait de son deux pièces à sa boutique, presque toujours vide avec un court intermède dans ce restaurant. Il leva les yeux et constata qu'une ou deux personnes le dévisageaient avec curiosité. « Ils doivent se demander ce que je fabrique debout sans bouger... Si je le savais moi-même. » Peut-être aurait-il dû regagner son appartement, mais depuis qu'un jour, rentrant par désœuvrement, il avait découvert sa femme avec un voisin, presque un ami, il s'était promis de ne plus jamais changer sa routine. Une sorte de superstition : réveil à 7h30, départ à 8h30, déjeuner à midi, retour dans son magasin à 13h, fermeture à 18h, courses pour le repas du soir, salade de saison et

pâtes, un ou deux films sur Netflix, coucher à 23H00.

« Pardon, monsieur Ludovic. » Deux serveurs se croisaient et il se trouvait à nouveau sur leur chemin. Il se demanda ce qu'il devait, ce qu'il pouvait faire et s'aperçut que la patronne le considérait avec irritation. Elle se penchait à l'oreille d'un trio d'habitues qu'il avait déjà remarqué à plusieurs reprises. Ils ricanaient en l'observant de la tête aux pieds. Ludovic serra les dents. Lui qui se croyait le bienvenu dans cet établissement, lui qui pensait que sa constance méritait quelques égards ! Il se sentait déçu, vaguement blessé. Il ne représentait donc rien ici. Erwan continuait son service en évitant de le regarder. Ludovic jeta un rapide coup d'oeil à l'endroit où il avait passé tous ses midis depuis une dizaine d'années. Inutile de s'appesantir, il n'y gagnerait rien.

Dehors, dans la rue, il ne savait toujours pas quoi faire. Il ne voyait aucun restaurant où se rendre. Il n'avait même plus faim. Il s'en voulait d'avoir pensé que ces boutiquiers le considéraient autrement que comme un portefeuille. Leurs salutations, leurs signes d'affection faisaient juste partie de la prestation.

Il rentra dans son échoppe, et prit son sac, et une photographie de sa maison d'enfance. « Moi qui croyais en une... » Il ignorait en quoi en fait, mais si cela était faux ou vain, le reste devait l'être aussi. Il sortit en laissant la porte ouverte se mit à marcher droit devant lui sans trop savoir où il allait, mais le sourire était revenu sur ses lèvres.